

Olivier PÉDEFLIOUS

L'ATELIER DU POÈTE-LEXICOGRAPHE AU DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE EN FRANCE

L'attention relativement récente portée aux instruments de travail des humanistes a jeté un jour nouveau sur l'écriture poétique à la Renaissance¹, invalidant définitivement l'imagerie romantique d'une œuvre née *ex nihilo*, et l'on peut même s'interroger à juste titre sur la pertinence de la notion de « création poétique » qu'Henri Weber mettait jadis en avant². La Renaissance n'a certes pas l'apanage de la composition de poésie à l'aide d'ouvrages de seconde main, en témoigne la fortune des outils de variation lexicale à l'époque médiévale, tels que les lexiques généraux comme ceux de Papias, d'Hugutius (Ugucione da Pisa) fondés sur des procédures de dérivation. La pratique de l'*annominatio* et de l'*interpretatio*, techniques d'amplification du discours, s'appuie sur l'usage de trésors copieux qui mettent commodément à disposition une vaste batterie lexicale³. Songeons à l'art de la gémation, engageant des recherches lexicales vertigineuses qui s'adosent à une évidente pratique des glossaires. L'*In honestum sanctae crucis* de Hraban Maur, analysé par Michel Perrin, offre un parfait exemple de passage de la prose à la poésie à l'aide de lexiques qui procurent des mots rares se conformant aux contraintes métriques et phoniques⁴.

Pourtant, en dépit des continuités incontestables avec le modèle médiéval, la Renaissance inaugure une nouvelle saison de cette pratique, où il ne s'agit plus tant de se substituer à la lecture intégrale des textes que d'en offrir un accès par le biais de classements orientés. L'Humanisme italien joue un rôle de premier plan en la matière ; les entreprises successives de Giovanni Tortelli et Niccolò Perotti⁵, lexicographes encyclopédistes, sont promises à une riche fortune ; leurs sommes se retrouvent rapidement au fondement de l'enseignement scolaire du latin⁶. Le mot est le prisme du

¹ B. Beugnot, « Florilèges et *Polyanthæae*. Diffusion et statut du lieu commun à l'époque classique », *Études françaises*, XIII, 1977, p. 119-141 ; A. Moss, *Les Recueils de lieux communs. Méthode pour apprendre à penser à la Renaissance* [1996, éd. anglaise], traduit de l'anglais par P. Eichel-Lojkine, M. Lojkine-Morelec, (M.C. Munoz-Teulié) et G. L. Tin, dir. P. Eichel-Lojkine, Genève, Droz, 2002. Les travaux sur Ange Politien avaient déjà permis d'aboutir de fructueuses conclusions sur le sujet : E. Bigi, « La cultura del Poliziano », *Belfagor*, IX, 1954, repris dans *La cultura del Poliziano e altri studi umanistici*, Pise, Nistri-Lischi, 1967, p. 67-119 ; I. Maier, *Ange Politien. La formation d'un poète humaniste*, Genève, Droz, 1966.

² H. Weber, *La Création poétique au XVI^e siècle*, Paris, Nizet, 1956.

³ Pour la théorisation de la gémation et de phénomènes connexes, voir E. Faral, *Les arts poétiques des XII^e et XIII^e siècles : recherches et documents sur la technique littéraire au Moyen Âge*, Paris, Champion, 1924 ; et plus récemment, l'étude de J.-Y. Tilliette, *Des mots à la parole. Une lecture de la Poetria nova de Geoffroy de Vinsauf*, Genève, Droz [Recherches et rencontres], 2000.

⁴ M. Perrin, « Quelques aspects de la ré-écriture de l'*In honestum sanctae crucis* de Hraban Maur », *Écritures latines de la mémoire, de l'Antiquité au XVI^e siècle (4-6 mai 2006, université de Paris IV)*, dir. Perrine Galand-Hallyn et Carlos Lévy (actes à paraître).

⁵ On doit à G. Tortelli un *De orthographia* rédigé dans les années 1450 et publié pour la première fois en 1471 à Venise chez N. Jenson ; N. Perotti est quant à lui célèbre pour son *Cornucopiae* publié en 1489 (Venise, L. Odasi).

⁶ Pour un panorama de la lexicographie humaniste, voir J.-L. Charlet, « Tortelli, Perotti et les *Elégances* de L. Valla », *Res Publica Litterarum*, vol. 24, 2001, p. 94-105 ; M. Furno, *Le Cornucopiae de Niccolò Perotti. Un humaniste qui aimait les mots*, Genève, Droz, 1995. Pour la réception de l'œuvre de Tortelli, M. D. Rinaldi, « Fortuna e diffusione del 'De orthographia' di Giovanni Tortelli », *Italia medioevale e umanistica*, t. XVI, 1973, p. 227-261 ; pour une étude de la fortune du *Cornucopiae* de Perotti, voir J.-Cl. Margolin, « La fonction pragmatique et l'influence culturelle de la *Cornucopiae* de Niccolò Perotti », *RPL* 4, 1981, p. 123-171.

projet encyclopédique, et il ne faut pas oublier que sous l'inventaire de mots se fait jour l'aspiration à un inventaire du monde. La poésie ne va pas tarder à être touchée par cet engouement : c'est au Florentin Ange Politien que l'on doit le modèle canonique d'une poésie innervée par la recherche philologique ; la compénétration des deux disciplines a été érigée en principe fondateur chez cet auteur qui restitue savamment telle leçon⁷ pour la réinvestir artistiquement dans un poème dont elle rehausse la beauté, en heureuse trouvaille au parfum d'étrangeté. Nous pouvons suivre, au travers des cours donnés au Studio de Florence, l'élaboration et la poursuite de dossiers poético-érudits, fiches récapitulatives, où Politien rassemble les fruits de son enquête, avant de les distiller dans sa poésie⁸. Il n'est que de se pencher sur l'histoire paradigmatique de la restitution, et de la réutilisation du participe-adjectif *sororiantes*⁹. Politien amende un passage de Pline l'Ancien¹⁰ où c'est à tort que le nom *mammae* est qualifié par *ridentes*, à la place du rare *sororiantes* qui se trouve pourtant dans un manuscrit de Pline qu'il dit avoir vu ; Politien opère cette correction en rapprochant le texte de Pline d'un fragment d'une comédie perdue de Plaute¹¹, la *Frivolaria*, dans lequel le verbe est employé en contexte similaire : [...] *tunc papillae primum / Fraterculabant—illud uolui dicere, / 'Sororiabant.' <quid> opus est uerbis ? [...]* », c'est-à-dire « Ses seins commençaient alors à pousser comme des jumeaux, ou devrais-je dire, 'comme des jumelles'. A quoi bon s'embarrasser des mots ? ». Dans ce même article des *Miscellanées*, Politien cite son ode *Ad puellam suam* où il a repris, tel un joyau délicat, le terme *sororiantes*, qui donne un relief inattendu au portrait raffiné de la jeune fille dont les « jeunes seins naissants / En fleur et déjà provocants, / Enflent leurs rondeurs jumelles... »¹². Ce terme fera mouche et on le retrouvera chez Jean Salmon Macrin¹³, l'Horace français, puis, à la fin du siècle, dans la *Pancharis* (1587) de Jean Bonnefons¹⁴.

La spécificité du travail de Politien, maître du lexique, tient au fait qu'il est l'auteur de ses propres anthologies, fruits d'immenses lectures dans les littératures grecques et latines. Il fait partie d'une génération d'humanistes antérieure au grand mouvement de composition et de diffusion de recueils de lieux communs imprimés ou autres florilèges qui « prémâcheront » les lectures. À quelques exceptions près¹⁵, Politien n'a donc pu compter

⁷ Sur Politien philologue, voir A. Grafton, « On the scholarship of Poliziano and its context », *J.W.I.*, 40, 1977, p. 150-188, repris dans *Joseph Scaliger. A Study in the History of Classical Scholarship*, Oxford Clarendon Press, 1983, t. I, ch. I « Poliziano and the reorientation of Philology ».

⁸ I. Maïer, *Ange Politien...* ; P. Galand-Hallyn, *Le Reflet des fleurs. Description et métalangage poétique d'Homère à la Renaissance*, Genève, Droz, p. 526 sqq.

⁹ Voir A. Politien, *Miscellaneorum centuria secunda*, II^e centurie, ch. 25, éd. V. Branca et M. Pastore Stocchi, Florence, 1978, p. 38-39.

¹⁰ Plin., *H.N.*, 1, 31, 6.

¹¹ Il s'agit d'un fragment de la *Frivolaria* perdue (fragm. 8, éd. Lindsay, 1903) de Plaute conservé par Festus. Pour la méthode philologique novatrice de Politien, voir A. Cotrell, « Renaissance Codicology : Poliziano's Early Practice of a Modern Discipline », *Manuscripta*, 41-2, juillet 1997, p. 110-126.

¹² A. Politien, *Ad puellam suam, Odae*, VIII, vv. 62-70, pièce reproduite et traduite dans *l'Anthologie de la poésie lyrique latine de la Renaissance*, éd. bilingue de Pierre Laurens, Paris, Gallimard [Poésie/ Gallimard], 2004, p. 78-87.

¹³ J. Salmon Macrin, *Epithalames et Odes*, édition critique avec introduction, traduction et notes par G. Soubeille, Paris, Champion, 1998 (= version augmentée et légèrement modifiée de l'édition antérieure : *Le livre de Epithalames (1528-1531), Les odes de 1530 (Livres I & II)*, édition critique, avec introduction et notes par G. S., Publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail, Série A -Tome 37, Toulouse, 1978), p. 85 : *Epith.*, 17, 3 ; *Carm.*, II, 11, 27. Je remercie Perrine Galand-Hallyn qui a attiré mon attention sur ces occurrences.

¹⁴ Je remercie Laure Senèze, qui travaille sur cet auteur, de m'avoir donné cette précision.

¹⁵ Politien pouvait se référer au *De Orthographia* de Giovanni Tortelli. Dans des notes prises à un cours de Landino, Bartolomeo Fonzio, camarade de Politien au Studio, précise qu'il a complété les explications du maître par des indications puisées chez Tortelli. Voir I. Maïer, *Ange Politien. La formation d'un poète humaniste*,

que sur ses propres lectures, bientôt assorties des cours de grands maîtres comme Landino, et c'est au fil de son long commerce avec les livres qu'il s'est constitué un remarquable trésor d'adjectifs rares, d'hapax en tout genre, de théonymes peu usités.

Il en va bien autrement des néo-latins français des années 1510-1530, qui bénéficient des avancées décisives de l'Humanisme italien du Quattrocento et des progrès de la littérature de seconde main¹⁶ ; ces poètes sont tributaires d'une culture de la compilation qui prend une forme caractéristique au début du XVI^e siècle et que j'envisagerai ici seulement à travers le prisme de deux catégories-repères qui me paraissent représentatives de l'ensemble du phénomène : d'une part, la rareté lexicale incarnée par l'emploi anormalement élevé – classiquement parlant – de l'adjectif composé de formation archaïque ; d'autre part, les noms mythologiques, objets de multiples variations érudites et d'un soin tout particulier.

L'ADJECTIF COMPOSÉ DE FORMATION ARCHAÏQUE

Histoire de cette forme

Si, dans une large mesure, les néo-latins manifestent une volonté de retour à un latin classique à tous points de vue, une lecture attentive des poèmes des trente premières années du XVI^e siècle, en France comme en Italie, fait apparaître quelques changements stylistiques notables, au nombre desquels figure le recours appuyé à l'adjectif composé de formation archaïque¹⁷. On désigne par là les adjectifs formés sur une base verbale – *-fer* (< *fero*), *-ger* (< *gero*), *-gena* (< *geno*) associée à une base nominale. Ainsi *letifer* (« qui donne la mort »), *armiger* (« qui porte des armes »), *flammigena* (« fils du feu »). Pour peu qu'on laisse de côté la période archaïque qui a acclimaté à Rome ce type de formation courant dans l'épopée grecque – mais étranger au génie de la langue latine –, chez les classiques, ces formes étaient cantonnées à l'épopée et à la tragédie ; on les rencontre fréquemment chez Lucrèce par exemple¹⁸, dans les tragédies de Sénèque et de manière plus inattendue, ils fleurissent aussi dans la poésie de Catulle. Ovide fait preuve d'une créativité remarquable dans les *Métamorphoses* où ces adjectifs sont numériquement très bien représentés. C'est sous les Flaviens, avec Stace, et surtout dans l'Antiquité tardive, chez Sidoine Apollinaire d'une manière exacerbée¹⁹, que ce type d'adjectif sort de l'orbite de l'épopée.

1469-1480, Genève, Droz, 1966, pp. 44, 52. Pour le recueil d'*excerpta* que Politien s'est constitué dans ces mêmes années, voir I. Maïer, *ibid.*, pp. 39-40.

¹⁶ Voir M.-M. de La Garanderie, *Christianisme et lettres profanes* [1976], Paris, Champion, 1995, 1^{ère} partie (2^e édition corrigée) ; P. Galand-Hallyn, *Un professeur-poète humaniste : Joannes Vaccaeus, La Sylve parisienne (1522)*, Genève, Droz, 2002.

¹⁷ Pour une étude approfondie de cette catégorie d'adjectif, voir A. Cordier, *Études sur le vocabulaire épique dans l'« Enéide »*. Contribution à une histoire de la langue épique de Livius Andronicus à Virgile, Paris, Les Belles Lettres, 1939 ; J. Perret, « La forme des composés poétiques du latin », *R.É.L.*, 1952, pp. 157-167, et pour une approche plus linguistique, M. Fruyt, « Le statut des composés nominaux dans le lexique latin », *La composition et la préverbation en latin*, textes réunis par C. Moussy, Paris, PUPS [Lingua latina. Recherches linguistiques du Centre A. Ernout], 2005 (et sa bibliographie) Il faudrait étendre ce type de recherche à la littérature de l'Empire, jusque dans l'Antiquité tardive, systématiquement écartée des corpus d'étude, où ce type d'adjectif se développe considérablement.

¹⁸ L. Nadjo, « Les composés nominaux chez Lucrèce », *La composition et la préverbation...*, pp. 89-102.

¹⁹ Voir à ce sujet le commentaire linéaire de David Amherdt, *Sidoine Apollinaire, le quatrième livre de la Correspondance*, introduction et commentaire par D. A., Berne, Peter Lang, 2001.

Cet adjectif, qui ne forme qu'une partie des épithètes dans l'Antiquité, se trouve sur-représenté chez certains néo-latins. Morphologiquement, il se singularise par une fabrique inhabituelle et attire l'attention comme tel ; il répond exemplairement à l'aspiration générale à la *varietas*, prescrite par tous les manuels d'« exercitation » scolaire à l'art d'écrire avec abondance. Les *Sylvae* (1522) de Nicolas Petit, ancien élève du collège Montaigu, qui sera plus tard ami de Jean Bouchet et de Rabelais une fois en Poitou²⁰, sont représentatives de cette tendance et certains passages apparaissent comme le fruit d'une quête frénétique de l'unique²¹. Citons seulement une leçon d'adjectif rare trouvée chez Ovide et qui ne figurait nulle part ailleurs du simple fait qu'il s'agit là d'une lecture fautive, abandonnée par la philologie moderne. Petit, reprenant une leçon fréquente dans les éditions du temps²², applique ainsi l'épithète **lernifer* à Nessus dans la silve *Arion* (v. 392)²³, que l'on pourrait ici gloser par « infecté du poison de Lerne », emprunt à l'héroïde IX de Déjanire à Hercule (v. 141) où on lit aujourd'hui, le plus souvent, le commun *letifer*, « meurtrier, porteur de mort »²⁴. Petit joue par ailleurs ici sur le terme *Ozoli*, qui désigne les Locriens selon Pausanias²⁵ et signifie littéralement « qui empestent », en s'appuyant sur une légende rapportée par ce doxographe qui veut que Nessus, seulement blessé par Hercule, soit venu mourir chez les Locriens en répandant une odeur pestilentielle, ce qui serait à l'origine de leur nom selon une fable de type étiologique.

Emploi et spécificités

Du point de vue des « parties du discours », ces adjectifs sont employés comme épithètes et ressortissent à l'esthétique de l'ornement dont ils sont des manifestations privilégiées, particulièrement percutantes²⁶. Leur singularité formelle ne peut manquer d'avoir un impact stylistique dans l'économie du vers, ne serait-ce que par leur importance volumétrique. L'analyse demanderait d'être menée en prenant en compte le genre du poème et le mètre employé : Georges Soubeille a souligné que Jean Salmon Macrin recourait à ces adjectifs mais toujours avec modération, comme objet unique dans le cadre rigide de l'ode où chaque terme doit être pesé et où la spécificité formelle très forte de ce type d'épithète qui occupe une place notoire dans le vers la rendent exceptionnelle. Trop

²⁰ Voir J. Britnell, *Jean Bouchet*, Edinburgh, Edinburgh Univ. Press for the Univ. of Durham, 1986, p. 40-50.

²¹ N. Petit, *Sylvae. Arion, Gornais, Barbaromachia, cum aliquot hymnis*, Paris, J. de Gourmont, 1522 [BNF RES M-YC-822 (1)] Nous nous appuyons sur l'ébauche d'édition, avec traduction, qu'en a donnée A. Laimé, *Présentation, traductin et annotation des Sylvae de Nicolas Petit (1522)*, mémoire de DEA dactylographié, Paris-IV, 2004 (dir. P. Galand-Hallyn) qu'il prolonge dans sa thèse de doctorat en cours. Voir aussi son article dans le présent numéro.

²² C'est bien la leçon *lernifero*, très répandue alors, que l'on trouve dans l'édition parisienne des *Héroïdes* de 1509, Paris, Jean de Gourmont, avec la glose suivante : *Lernifero veneno : sagitis hydrae lerneae sanguine infectis saucius Nessus occubuit. Sanguis equinus : Nessus semiequus erat quoniam Centaurus : cuius sanguis erat venenum* (« Par un poison porteur du mal de Lerne : Nessus mourut d'une blessure causée par les flèches infectées du sang de l'hydre de Lerne. Sang chevalin : Nessus était à moitié cheval, autrement dit un Centaure, dont le sang est du poison »). C'est le manuscrit *Guelpherbytanus* (XII^e siècle), qui porte la leçon *lernifero*. Voir *Héroïdes*, éd. H. Bornecque, CUF, 1928, p. 57, apparat.

²³ N. Petit, *Sylvae, Arion*, v. 391-392, éd. A. Laimé, p. 37 : *Est locus anguigenas inter, Nessique profuso/ Sanguine lerniferi nomina Locros* (« Il est un lieu sis entre les descendants du dragon / Et ceux qui du sang de Nessus, corrompu par Lerne, tirent leur nom de Locriens »). Ma traduction.

²⁴ Ce passage continue cependant de diviser les philologues ; même si c'est la correction de Heinsius, *letifero Eueno*, qui domine, *lotifero*, conjecture de Walter Bentley, est choisie par Palmer, Bornecque et Goold, et Ruhnkenius (1831) a même pu proposer un *taurifero*, signe de la créativité des philologues en matière d'épithètes forgées sur un patron grec. Voir la très complète mise au point de S. Casali, dans son édition, *Heroidum epistula IX Deianira berculi*, Florence, Felice Le Monnier, 1995, p. 193-195.

²⁵ Pausanias, *Description de la Grèce*, X, 38, 2.

²⁶ Voir P. Hummel, *L'Épithète pindarique. Étude historique et philologique*, Berne, P. Lang, 1995, p. 33-56.

fréquente, elle en viendrait à menacer l'intégrité de l'ode dont le souci d'équilibre et de mesure est un des impératifs catégoriques. Rares dans les pièces lyriques, ces épithètes sont beaucoup mieux représentées dans des pièces plus longues, nettement épédictiques, avec un rôle de premier plan accordé au descriptif. Tel est le cas de l'*Épithalame pour le mariage de Jeanne de Cossé* qui clôt les *Odes* de 1537 de Macrin ; en l'espace de deux cents vers, on voit défiler les adjectifs *terrigenas, auricomus, dulciloqui, aurifluis, dulcisonis*²⁷. Malgré les mélanges, les compénétrations, ce type d'adjectif semble encore entretenir des liens étroits avec l'épopée ou du moins le poème épique, ce qui correspond à la réalité poétique de ces années.

Les modèles dominants au début du XVI^e siècle

Outre une littérature pieuse, imitant un système des poèmes patristiques qui sont parfois émaillés de ces adjectifs, il faut penser avant tout aux auteurs les plus diffusés dans les milieux scolaires, ceux qui dont les œuvres servent de support à la *praelectio*. Deux auteurs se révèlent particulièrement prolixes en la matière : Ange Politien, dans ses *Silvae*, dont Alejandro Coroleu et Perrine Galand-Hallyn ont montré l'importance comme textes scolaires²⁸. Ce goût transparait déjà dans sa traduction de l'*Iliade* d'Homère²⁹ (1470-1475), sa première entreprise, commencée alors qu'il n'avait que quinze ans ; dès ce galop d'essai, Politien avait mis à contribution toute la palette de la latinité, allant du classicisme jusqu'à l'époque tardive, ce qui est en opposition manifeste avec la *doxa* de la traduction virgilianisante des traducteurs contemporains³⁰. Dans sa traduction, Politien avait attaché le plus grand soin au rendu des épithètes qui caractérisent les dieux et les héros, quitte à privilégier parfois la poésie du terme latin au détriment de la lettre du texte grec. C'est là que l'on peut voir fleurir les adjectifs composés empruntés aux auteurs archaïques et tardifs qui émailleront sa poésie tout comme sa prose de commentateur.

À côté des *Silves*, il faut citer un autre grand succès des collègues, les *Bucoliques* de Baptista Spagnuoli qui est redevable à Politien de certains traits du lyrisme amplificatoire³¹, en dépit de ses constantes critiques à l'égard du Florentin : Ian McFarlane a constaté la grande fréquence de ce type d'adjectifs dans la poésie de cet auteur et s'est interrogé sur l'influence que celui-ci a pu exercer sur le style poétique des poètes contemporains³².

²⁷ J. Salmon Macrin, *Odorum libri Sex*, « *Epithalamium Renati Bentini et Ioannae Cosseiae puellae nobilissimae* », Lyon, S. Gryphe, 1537, lib. VI, fol. P i r° – P iiii r° [Sorb. RXVI 1185].

²⁸ A. Coroleu, « Some Teachers on a Poet: the Uses of Poliziano's Latin Poetry in the Sixteenth-Century Curriculum », *Poets and Teachers: Latin Didactic Poetry and the Didactic Authority of the Latin Poet from the Renaissance to the Present*, ed. by Y. Haskell et Ph. Hardie, Bari, 1999, p. 167-181 ; « Poliziano in Print: Sixteenth-Century Editions and Commentaries from a Pedagogical Perspective », *Les Cahiers de l'Humanisme*, vol. II, Paris, 2001, pp. 191-222 ; P. Galand-Hallyn, *Un professeur-poète humaniste : Joannes Vaccaeus...* ; N. Bérauld, *Praelectio et commentaire à la silve Rusticus d'Ange Politien (1513)*, édition traduite et commentée par P. Galand-Hallyn, avec la collaboration de G. A. Bergère, A. Bouscharain et O. Pédeflous, Genève, Droz, 2007 (à paraître).

²⁹ Politien a traduit le chant II, offert à Laurent de Médicis en 1470, puis les chants III, IV et V. Voir I. Maier, *Ange Politien...*, p. 86-89, et surtout A. Cerri, « La traduzione omerica di A. Poliziano (Gli epiteti degli dei e degli eroi) », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Milano*, XXX, 1977, p. 143-174 ; « Epiteti ed aggettivi nella versione omerica di A. Poliziano », *A.F.L.F.U.S.M.*, XXXI, 1978, p. 349-372.

³⁰ Voir P. Galand-Hallyn, *Les Yeux de l'éloquence. Poétiques humanistes de l'évidence*, Orléans, Paradigme, [L'Atelier de la Renaissance], 1995, 3^e partie, ch. 1 « Politien lecteur d'Homère », p. 202 et n. 78.

³¹ J. Lecoq, *L'Idéal...*, p. 648-649 ; « Nicolas Petit, Bouchet, Rabelais : la poétique de Politien du « cercle de Montaigne » au « cercle de Fontenay-au-Comte », *Jean Bouchet. Traverser des voies périlleuses (1476-1557)*, actes du colloque de Poitiers (30-31 août 2001), réunis par J. Britnell et N. Dauvois, p. 175-193 (p. 182).

³² I. D. McFarlane, « Reflections on Ravisius Textor *Specimen epithetorum* », *Classical Influences on European Culture 1500-1700*, éd. R. R. Bolgar. Cambridge, London, 1976, pp. 81-90 (p. 88 n. 4).

Certains ennemis du Mantouan n'ont pas manqué de lui reprocher vertement ses particularités stylistiques et au premier chef son goût trop prononcé du néologisme³³.

Ces deux modèles paradigmatiques, parmi d'autres sans doute, sont relayés par la floraison de dictionnaires d'épithètes dans les années 1510³⁴, dont le plus important est le *Specimen epithetorum* de Ravisius Textor³⁵. Cet ouvrage, contrairement à d'autres manuels contemporains du même acabit qui s'en tiennent à des cascades de listes brutes d'épithètes, accole systématiquement à l'épithète des citations d'auteurs classiques et néo-latins avec référence, autant d'exemples d'attestation de l'épithète en contexte ; lorsqu'il s'agit d'un mot-clef – l'importance accordée au terme reste à la discrétion du compilateur –, une *praefatio* le précède et condense une information historique, culturelle, mythologique, avec parfois l'adjonction d'une pièce en vers³⁶. Les pages de ce dictionnaire d'épithètes sont le lieu de rassemblement des adjectifs les plus inattendus. Tous ces modèles bien attestés dans la sphère scolaire ne peuvent manquer d'avoir eu une incidence sur le style même des poétaillons de collège et de leurs aînés, qui utilisaient de même ces sommes copieuses fort utiles à la composition variée.

Méthode d'analyse : pour une prise en compte de la littérature dictionnaire

Si l'on essaie maintenant de cerner les spécificités de cet adjectif composé archaïque, porteur d'enjeux conséquents dans notre perception de la culture humaniste du dictionnaire, deux écueils sont à éviter si l'on veut rendre raison équitablement de cette manière : tout d'abord, une *Quellenforschung* aveugle qui se contenterait de regarder les attestations de ces termes en latin classique, post-classique et tardif, sans s'occuper de l'histoire des textes. Lesdits poètes avaient-ils matériellement accès aux œuvres qu'on les soupçonne d'avoir imitées ? Prenons le cas de l'épithète *flammivomus* (« crache-feu ») que l'on rencontre sous sa forme francisée dans le syntagme *les chevaux flammivomes* au *Quart livre* de Rabelais³⁷ ; Michaël Screech l'a présentée comme un emprunt à Corippe³⁸, alors que cet auteur tardif n'était pas édité du vivant de Rabelais et que sa *Johannide* n'est connue que par un unique manuscrit qui a appartenu à Pétrarque et auquel Rabelais n'a certainement pas eu accès. Il faut cependant rester prudent, car il n'est pas impossible que Rabelais ait trouvé

³³ Voir le manifeste publié par le frère du Mantouan, *Ptolomaei Hispanoli, Baptistae Mantuani fratris, contra detractores suorum operum, Opera omnia*, Anvers, 1576, t. IV, et les analyses d'A. Bouscharain, « La critique du *Grammaticus* chez Battista Spagnoli de Mantoue : Un philosophe contre les *grammatici* et les *logodaedali* », *La Philologie humaniste et ses représentations dans la théorie et dans la fiction*, Actes du colloque tenu à l'Université de Gand, 6-9 nov. 2002, dir. P. Galand-Hallyn, F. Hallyn, G. Tournoy, Genève, Droz, 2005, p. 137-156 (en particulier p. 138-140).

³⁴ Voir Guy de Fontenay, *Guidonis de Fontenayo Bituricensis tum iuuenibus tum artis & poeticae & oratoriae degustatoribus quibusuis conducibilium apprime synonymorum [...] Cum epithetis simul [...]*, Paris, Johannes Galterus, 1513.

³⁵ J. Ravisius Textor, *Specimen epithetorum*, Paris, Henri Estienne, 1518. Pour la biographie de ce pédagogue et un panorama de son œuvre, voir respectivement les articles anciens de M. Mignon, « Un recteur de l'Université de Paris au XVI^e siècle. Jean Tixier de Ravisy, Humaniste et Poète nivernais », *Bulletin de la société scientifique et artistique de Clamecy*, 1911-1912, 35^e année, n°7, p. 58-69, et « Les œuvres de Jean Tixier de Ravisy », *ibid.*, 36^e année, 1913, n° 8, p. 17-31. Ces travaux, fondés sur des recoupements à partir des publications de l'auteur et qui ne s'appuient sur aucune pièce d'archive, souffrent inévitablement de nombreuses approximations et lacunes.

³⁶ Voir I. D. McFarlane, « Reflections on Ravisius Textor's *Specimen epithetorum* », art. cit., p. 83.

³⁷ F. Rabelais, *Quart livre* dans les *Œuvres complètes*, éd. M. Huchon, Gallimard, [Bibliothèque de La Pléiade], 1994, ch. 33, p. 617.

³⁸ M. Screech, *Rabelais* [1979], trad. fr. de M.-A. de Kisch, Paris, Gallimard, [Bibliothèque des Idées], 1992, p. 479 : « Allusion à l'expression employée par le poète Corippus (I^{er} s.), I, 338, *flammivomis raptatus equis* ». Précisons que Corippe est un poète du... VI^e siècle après J.C. ! M. Screech cite ici un vers de la *Johannide*, épopée panégyrique en huit chants.

une citation de cet auteur dans quelque compilation. Mais, Ian McFarlane³⁹ remarque que c'est un terme bien représenté dans la littérature religieuse, hagiographique notamment⁴⁰ ; on le croise encore chez un mythographe familier de Rabelais comme Albricus, qui fait référence à un *draconem... flammivomum*⁴¹. Peut-être s'agit-il d'une « forme à peine francisée d'un mot courant dans le latin scolaire » dont Rabelais use fréquemment par souci de connivence⁴². Ce bref parcours suffit en tout cas à mettre au jour la nécessité d'une revue du terme dans la littérature médiévale et néo-latine, même si cela est rendu difficile par l'absence de dictionnaire exhaustif de la poésie latine des XV^e et XVI^e siècles.

Inversement, il faut, semble-t-il, se méfier de la tendance qui consiste à vouloir systématiquement ériger nos auteurs en créateurs, en inventeurs inspirés d'heureux néologismes. Il est vrai que l'on peine parfois à trouver une source : c'est le cas par exemple de *vinipotens* – « le maître du vin » traduit A. Laimé –, employé par Nicolas Petit dans la silve *Arion* (v. 800), qui ne figure pas parmi la centaine d'épithètes attachées au nom de Bacchus dans le répertoire de Ravisius Textor (on trouve, sur le même patron, l'adjectif *racemipotens*)⁴³. Mais il est attesté dans des lexiques médiévaux de dérivation⁴⁴. Rappelons ici, en suivant les précieuses mises au point de Jozef IJsewijn⁴⁵, l'utilisation du latin comme langue ouverte, notamment à des fins pédagogiques à la Renaissance. De tels constats permettent de relativiser les remarques trop enthousiastes de certains critiques envers les auteurs néo-latins qui, véritables orfèvres, collectionnent les « trouvailles » en « archéologues[s] du lexique latin », selon la belle formule que Georges Soubeille applique à la poétique de l'épithète chez Jean Salmon Macrin, l'Horace français⁴⁶. En effet, si ce goût pour l'objet rare est avéré, encore faut-il s'entendre sur les sources de ces « trouvailles » qui font partie des priorités de l'apprentissage scolaire ; jugés rarissimes par le lecteur moderne habitué à la poésie latine classique, ils ont un statut très différent dans l'optique de la *varietas* qui guide les pédagogues. À ce compte, le poète n'est pas forcément un « archéologue » en la matière, mais simplement un bon compilateur qui a manié et digéré ces termes au cours d'exercices de composition de vers latins⁴⁷. Les micro-séquences qui sont reprises par les

³⁹ I.D. McFarlane, « Jean Salmon Macrin », *BHR*, XXI, 1959, p. 62.

⁴⁰ Voir Juvencus, *Evangeliorum libri quattuor*, praef., v. 23 (*flammivoma... nube*), chez qui ce terme apparaît pour la première fois, dans l'état actuel des connaissances (cet adjectif semble inconnu du latin classique). Les relevés de Johann Ramming, *Wörterbuch des lateinischen von Petrarca bis zum 1700* (<http://www.lrz-muenchen.de>) montrent en outre que le terme est bien attesté chez les néo-latins depuis Pétrarque (cf. Janus Pannonius, K. Celtis, Jacob Locher).

⁴¹ Albricus (Mythographe du Vatican III), cité par R. Lenoir dans Pétrarque, *Africa*, p. 472, qui se contente à peu de chose près de recopier Martianus Capella, *De nuptiis*, I, § 70.

⁴² M. Screech, *Rabelais...*, p. 49. L'exemple de *flammivomes* n'est en effet pas isolé chez Rabelais. Je prépare actuellement une étude consacrée à ces latinismes, intégrés presque en l'espèce au texte français, qui émaillent la prose rabelaisienne, tout particulièrement dans les deux premiers *opéra* de la geste.

⁴³ J. Ravisius Textor, *Specimen epithetorum...*, fol. M iiiii v^o. L'*Oxford Dictionary* signale aussi le très proche *vinipollens*, appliqué à Bacchus chez Plaute, *Curculio*, 114.

⁴⁴ Voir l'étude de M. Bayless, *Parody in the Middle Ages : The Latin Tradition*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1996, p. 102 sqq. qui rencontre cet adjectif dans une liturgie bacchique (*Confitemini Dolio*), parodie de messe chrétienne, riche en néologismes (*ventripotens*, *ciphipotens*). Voir Hugotius, *Derivationes*, edizione critica princeps a cura di Enzo Cecchini e di Guido Arbizzoni, Settimio Lanciotti et alii, Florence, Galluzzo, 2004 (2 vol).

⁴⁵ J. IJsewijn, « Le latin des humanistes français : évolution et étude comparative », *L'Humanisme français au début de la Renaissance*, Paris, Vrin, 1973, p. 329-342.

⁴⁶ J. Salmon Macrin, *Odes et Epithalames...*, introduction, p. 87. Voir l'utile notice sur la langue de Macrin où G. Soubeille répertorie notamment les archaïsmes et néologismes employés par le poète, p. 85-87.

⁴⁷ Voir les exemples d'amplification à partir de quelques vers latins célèbres proposés par R. Agricola, *De inventione dialectica libri tres*, Paris, Simon de Colines, 1538, III, 5, p. 379, cité par T. Cave, *Cornucopie...*, p. 43, Paris, Macula, trad. fr. G. Morel, 1997 (1^{ère} éd. angl. 1979). L'amplification implique, comme le remarque Agricola, l'ajout de détails et, de là, entraîne la recherche d'un vocabulaire très précis.

poètes, notamment les clausules, sont parfois détachées de tout lien avec le contexte d'origine et leur rencontre dans un dictionnaire ou un lexique est tout à fait possible.

Ces deux positions reposent sur un égal mépris de la littérature de seconde main, capable de se substituer aux textes, au point de provoquer les craintes de certains humanistes, comme Nicolas Bérauld⁴⁸, ami de Guillaume Budé et transmetteur des idées de Politien. Bérauld s'était d'abord montré réticent à l'égard de l'œuvre de Textor, redoutant un usage autotélique du manuel⁴⁹, pouvant servir de bouche-trou pour les versificateurs besogneux et empêcher les élèves d'accéder aux textes eux-mêmes ; mais il avait ensuite expliqué que son ami Ravisius ne prétendait pas, il l'avait compris, remplacer la lecture-découpage à laquelle chaque élève doit procéder sur les textes classiques, mais l'encadrer et donner des directions aux commençants⁵⁰ :

Je me représentais en effet ces poètes de notre temps qui, si d'aventure (cela arrive) ils sont embarrassés dans la composition de leurs carmes et qu'ils veulent boucher un vers [...], doivent faire naître du sujet lui-même des épithètes qui, de là, sont appelées à défigurer leurs poèmes, comme il est naturel de la part de ceux qui ont coutume de trouver bon d'en avoir en grande nombre et de coudre ensemble des vers harmonieux aux vocables courants et quelconques. Je redoutais aussi que les enfants, qui doivent examiner de près tous les poètes, utilisant ce livre comme un lexique quelconque et un *memento*, ne tournent bientôt le dos à tout autre effort, parce que je sais bien que, dans toute sorte d'études, il arrive couramment qu'à cause de quelques monstrueux index de mots et de choses, mémos et petits digests comme on les appelle, ils n'abordent plus les meilleurs auteurs ou du moins pas directement, et ne les lisent qu'en passant et négligemment. Cependant, en regardant ensuite la chose elle-même de plus près, cela me parut assurément tout différent. Car, suivant le mot de Fabius, comme la nouveauté ne se modèle pas sans danger, nous utiliserons avec plus de circonspection les noms usuels puisque l'on peut toujours, pour trouver les mots grecs assurément les plus heureux en la matière, donner naissance à un nom expressif en vérifiant dans ledit ouvrage, mais que cette licence ne survienne et ne soit donnée qu'avec modération ; et qui ne voit pas à quelle proportion, sous ton œil vigilant, tu mènes tous tes étudiants, de manière à procurer à l'envie une telle vigueur et abondance de mots conformes à l'usage, à procurer tant que tu arraches la délectation quoi qu'il arrive ?

Videbam enim poetas istos nostros, si quando (ut fit) in pangendis carminibus harerent, metricque [...] explere vellent, quae e re ipsa nasci debeant Epitheta hinc esse mox ad sua poemata detorturos, utpote quibus abunde magnum videri soleat, canoros versus obuiis quibuscumque vocibus consuere. Verebar & illud, ne pueri, quibus excutiendi sint poetae omnes, hoc velut lexico quodam ac promptuario contenti, reliquum mox laborem refugerent, quippe qui scirem in omni studiorum genere id vulgo fieri, ut propter immanes quosdam rerum ac verborum indices, regestaque ac summulas quas vocant, excellentissimi quique authores vel non attingantur prorsus, vel obiter tantum atque indiligenter legantur. Caeterum rem ipsam deinde pressius intuenti, longe profecto aliter visum. Nam quum iuxta Fabii sententiam noua non sine periculo fingantur, usitatisque tutius utamur vocabulis, quum Graecis nimirum hac parte felicioribus semper licuerit signatum praesente nota producere nomen, nobis vero ea non nisi pudenter sumpta contingat deturque licentia, equis non videt quanta ex his tuis vigiliis ad studiosos omnes sit commoditas

⁴⁸ Voir la notice bio-bibliographique de P. Galand-Hallyn dans *Centuriae latinae II, offertes à Marie-Madeleine de La Garanderie*, Genève, Droz, 2006, qui complète les travaux de L. Delaruelle et M.-M. de La Garanderie.

⁴⁹ Voir *infra*, p. 72.

⁵⁰ Ravisius Textor, *Specimen epithetorum*, « Nicolaus Beraldu Ravisio Textori suo S.P.D. », fol. *** vi v°-vii r°.

perventura, ut quibus tantam receptissimarum vocum vim ac copiam suppedites, suppedites autem ita, ut nihilo secius delectum non auferas ?

Cette longue citation donne une idée de l'usage que l'on pouvait alors faire d'un tel dictionnaire d'épithètes à la fois chez les élèves et les poètes ; Béraud se montre ici parfaitement clairvoyant dans la perception du lectorat varié que touchera cette publication, même si, du propre aveu de Ravisius Textor dans sa préface, sa cible est la jeunesse des collègues.

LE NOM MYTHOLOGIQUE

En dépit de sa spécificité, le nom propre me paraît justiciable d'une même analyse. Si la catégorie n'a pas d'existence dans la pensée grammaticale de l'époque, un noyau reconnaissable se constitue autour des noms tirés de la mythologie classique, ceux des « dieux, des montagnes, des forêts, des sources, des lacs, des fleuves, des étangs ou des marais, des différentes mers », selon la longue formule du titre énumératif de la *Généalogie des Dieux* de Boccace⁵¹ qui constitue une des œuvres de référence sur le sujet. Autour des années 1500, à côté de l'index du dictionnaire grec de La Souda (X^e siècle)⁵², toujours en usage, s'impose l'*Elucidarius carminum [...] seu vocabularius poeticus* de Torrentinus, spécialisé dans les noms propres, qui permet de résoudre les obscurités des noms rencontrés au fil de la lecture comme l'indique le premier mot du titre ; de l'aveu même de l'auteur, l'information a été puisée, en sus de la lecture directe des auteurs classiques, chez Giovanni Tortelli, Niccolò Perotti et, pour le grec, dans le *Lexikon* du Carmélite Jean Craston, alors très répandu⁵³.

Je prendrai l'exemple de la description d'un cortège de Bacchus, prétexte au déploiement méthodique de séries de noms de dieux et apparentés⁵⁴ ; ce morceau poétique figure dans la silve *Arion* de Nicolas Petit, ancien élève de Montaigne, qui sera plus tard ami de Jean Bouchet et de Rabelais une fois en Poitou⁵⁵ :

Lorsque le féroce Lénéen s'embrace sous ces aiguillons⁵⁶,
 Il gagne la Thrace ; les tigres muselés rongent de leurs dents
 Leurs mors écumants, une grande horde de lynx mouchetés
 Lèche les traces du char humide éclaboussées de vin ;
 La colère importune, la fureur impatiente, l'audace impétueuse,
 La débauche où s'abîment les fortunes, la discorde au visage déchiré,
 Des guerres folle mère, l'ardeur martiale,

⁵¹ G. Boccace, *Genealogie deorum gentilium. De montibus, silvis, fontibus, lacubus, fluminibus, stagnis seu paludibus, de diversis nominibus maris*.

⁵² D.T. Starnes et E.W. Talbert, *Classical Myth and Legend in Renaissance Dictionaries*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1955, p. 3. Les humanistes attribuaient l'ouvrage à Suidas.

⁵³ Torrentinus, *Elucidarius carminum [...] seu vocabularius poeticus* [Deventer, 1498], Jean Nicolle, s.d. [c. 1505], fol. a i v° [Sorb. R XVI 713]. À Paris, le lexique de Craston est republié et augmenté en 1512 par Jérôme Aléandre, et republié un grand nombre de fois dans les premières décennies du siècle.

⁵⁴ Il s'agit visiblement d'une scène de genre incontestable chez les poètes contemporains. Attestée dans l'*Ophéide* (I, 18-28) de Quinziano Stoa (Paris, Jean de Gourmont, 1514, fol. m i v°-m ii r°), l'un des inspireurs de N. Petit, de son propre aveu, cette description topique figure aussi à l'ouverture d'une des *Silves* d'Humbert de Montmoret, vv. 1-11 (Paris, fol. c i r°), mais comme exemple de morceau païen à éviter au profit d'une poésie chrétienne. Pour d'autres références, voir F. Joukovsky, *Poésie et mythologie au XVI^e siècle. Quelques mythes de l'inspiration chez les poètes de la Renaissance*, Paris, Nizet, 1969.

⁵⁵ Voir J. Britnell, *Jean Bouchet*, Edinburgh, Edinburgh Univ. Press for the Univ. of Durham, 1986, p. 40-50.

⁵⁶ Il s'agit des aiguillons de l'Erinnye qui suscite la folie bachique.

L'ivresse rougeaude et, en queue de cortège, la céraïte aux cornes bigarrées,
Suivent la troupe de Bacchus, une fois que la colonne s'est mise en ordre.
Le cocher sanguinolent mène son robuste attelage.
Derrière lui, chevauchant un petit âne indolent, vient son précepteur⁵⁷
Et celui tomba sur le lotus⁵⁸ maudit par la vierge de Mopsopia⁵⁹
Et eu l'audace de rivaliser avec le plectre isménien⁶⁰ ;
Les satyres ouvrent la marche, la horde des faunes au complet
Accompagne de part et d'autre la marche du dieu,
Ainsi que les sauvages Bassarides et les Mimallones armes au poing⁶¹.

À côté des traditionnels lynx, tigres, et des allégories de vices, la description colorée du cortège de Bacchus s'achève par deux références apparemment plus rares : les *Bassarides* et *Mimallones*, qui sont en fait des types de bacchantes, attendues dans la cohorte bachique. Mais ces noms sont-ils aussi insolites aux oreilles des apprentis poètes qu'aux nôtres ? Ces termes sont-ils le fruit de la lecture d'un poète particulier qu'aurait faite Nicolas Petit ?

Rien n'est moins sûr pour des humanistes rompus au maniement d'une littérature de seconde main qui, en établissant des listes, des systématisations, surdétermine l'importance de certains noms dont on aurait peine à trouver beaucoup d'exemples dans la poésie classique. Et Arnaud Laimé a montré combien Nicolas Petit recourait à une multitude de manuels et ouvrages de référence de toute sorte⁶². Fernand Delarue, en spécialiste de Stace, a fait de *Mimallones* un terme propre à son poète⁶³, un hapax dont il aurait la primeur. Mais, l'examen rapide de quelques instruments de travail des humanistes révèle qu'il n'en est rien et que l'on retrouve ce terme par ailleurs.

Dans son *Commentaire aux Satires* de Perse, à l'occasion d'un vers du livre I (v. 99) où le poète chantait les « cornes menaçantes qui remplirent l'air des bruits retentissants des Mimallones », et renvoyait aussi à la Bassaride, Politien n'avait pas consacré moins de quatre pages à la confrontation des différents passages où les Anciens faisaient référence aux *Mimallones* et *Bassarides*⁶⁴. On n'est pas étonné de trouver ces termes rares chez Perse dont Politien, dans la préface de son commentaire des *Satires*, vante la *summa inaequalitas*⁶⁵, l'extraordinaire diversité lexicale, que ce poète partage avec les autres satiriques latins.

À une échelle plus modeste, dans son dictionnaire de vocabulaire et de clausules de Virgile, intitulé *Enchiridion poeticum*, publié en 1513, l'éditeur strasbourgeois Jean Schott⁶⁶,

⁵⁷ Cette périphrase désigne Silène qui fut, dit-on, le gouverneur de Bacchus. Voir A. Laimé, mémoire de DEA, p. 43.

⁵⁸ Petit fait référence au lotus dans lequel Athéna sculpta la première flûte dont le satyre Marsyas s'empara alors que la déesse avait voulu oublier pour toujours cet instrument.

⁵⁹ Ovide, *Héroïdes*, VIII, 72 : cette épithète vient d'un ancien roi d'Athènes du nom de Mopsopos. La vierge mopsopienne est sans doute Athéna. Voir A. Laimé, mémoire de DEA, p. 43.

⁶⁰ Isménias était un célèbre musicien thébain (Plin., *H.N.*, 37, 6) ; mais c'est ici un périphrase pour désigner Apollon contre qui Marsyas eu l'audace de concourir.

⁶¹ N. Petit, *Sylvae*, Arion, v. 531-544, traduction d'A. Laimé retouchée. Voir le texte latin en appendice, document 1.

⁶² A. Laimé, mémoire de DEA, introduction, p. II.

⁶³ F. Delarue, *Stace, poète épique : originalité et cohérence*, Louvain-Paris, Peeters, 2000, p. 127-128.

⁶⁴ A. Politien, *Commento inedito alle Satire di Persio*, a cura di L. Cesarini Martinelli et R. Ricciardi, Firenze, Olschki, 1985, p. 45-49.

⁶⁵ A. Politien, *ibid.*, p. 12.

⁶⁶ J. Schott, *Enchiridion poeticum haec habet. Epitheta / seu apposita substantivorum : cum eorundem hemistichii carminum clausulis periphrasesibusque* [sic] *VERGILII ac aliorum politionis studiis cultoribus ad manum iuxta seriem elementarem extracta. RARUM ET FRUCTUOSUM* [Strasbourg, 1513], Paris, Enguilbert et Jean de Marnef, s.d. [c. 1517] [Mazarine 20197 A-1 (Res)]. L'édition de 1517, réimpression de l'édition parisienne de 1515 (Moreau, t. II, n° 1081), ne figure pas dans B. Moreau, *Inventaire des éditions parisiennes du XVI^e siècle...*, t. II.

fait figurer à la fin de son opuscule un précieux vade-mecum de deux pages, significativement titré « *Fragmenta poetarum* », répondant ainsi à la volonté de livrer aux élèves de commodés séquences en vue de nourrir leurs *themata*. Ce manuel, qui est présenté comme un dictionnaire du lexique virgilien dès son titre et qui contient des tableaux fonctionnels qui assortissent des substantifs et des épithètes cueillis dans l'œuvre du maître, nous semble bien résumer une tendance globale au virgilianisme dans l'imitation poétique, mais jointe, dans le détail, à l'usage de termes rares absents du corpus virgilien, mais repérables chez les poètes de la latinité d'argent ou de l'Antiquité tardive. C'est toute l'ambiguïté – à nos yeux du moins – des déclarations répétées d'allégeance à Virgile qui, dans le détail, laissent la place à la variété et ne limitent pas le choix du vocabulaire aux seuls poètes classiques. On retrouve les fameuses séquences de dieux, de nymphes, de fleuves, déjà présentes dans la silve *Rusticus* de Politien, et qui hantent toute la poésie latine ; dans la section *Bacchantes mulieres*, on n'est pas étonné de tomber sur nos fameux *Bassarides* et *Mimallones*, à côté des *Menades* et des *Thiades*⁶⁷ :

¶ *Bacchantes mulieres*
Bassarides *Menades* *Mimallones* *Thiades*

On peut poursuivre l'enquête et trouver de nouvelles attestations de ces deux termes, qui fonctionnent en binômes dans l'*Officina* de Ravisius Textor, littéralement son « Atelier », si l'on insiste sur la tendance de l'œuvre au laboratoire, ou plutôt son « Magasin », comme nous invitent à traduire l'esthétique de l'accumulation et de l'inventaire, la tendance à renfermer pêle-mêle des listes de noms, rangés par ordre alphabétique, en se montrant plus prompt à l'entassement qu'à l'organisation raisonnée – ce que reprochera à Textor Juan Luis Vives⁶⁸ - (document 3 en annexe). Parmi les nombreuses prêtresses de Bacchus, l'on peut ainsi repérer les *Mimallonides*, variante de *Mimallones*, et les *Bassarides* avec deux renvois à Sidoine Apollinaire.

Enfin, une dernière attestation, peut-être la plus intéressante, vient apporter un nouvel élément à l'enquête. Il s'agit de l'édition des poèmes de Sidoine Apollinaire, réalisée par l'humaniste Giovanni Battista Pio, ennemi notoire de Politien, et publiée à Milan en 1498 ; un exemplaire de cette édition a appartenu à François Dubois, certainement professeur de Nicolas Petit au collège de Montaigu⁶⁹, rare épave que nous conservions de sa bibliothèque. Nous avons déjà rencontré le passage en question dans le commentaire de Perse par Politien et dans les listes de Ravisius Textor : François Dubois a annoté seulement la préface de ce poème, consacré au cortège des dieux, et les premiers du livre I du panégyrique. Au vers 12 de la préface du poème de Sidoine, on trouve la manchette imprimée suivante de Pio qui ne renvoie pas à Stace, mais à Perse :

Mimallones. Lingua macedonica bacchae quod et Persius innuit :
 « *Torna mimalloneis implerunt cornua bombis* ». *Bassarides quoque vocitatae, Thyades et ogygides*⁷⁰.

⁶⁷ Voir le document 2 en annexe.

⁶⁸ J. L. Vives, *De tradendis disciplinis*, III, 8, *Opera omnia*, Valence, B. Monfort, 1782, t. VI, p. 337.

⁶⁹ Voir A. Laimé, mémoire de DEA, p. X-XI. Pour la biographie de ce personnage, voir *Contemporaries of Erasmus*, Toronto, Buffalo, Londres, Univ. Press of Toronto, t. I, p. 408, corrigée et augmentée par S. Bamforth et J. Dupébe, « Un poème de Sylvius sur l'entrevue du Camp du Drap d'or », *BHR*, t. LII, 1990, p. 635-642.

⁷⁰ Sidoine Apollinaire, *Epistolae et carmina*, éd. Giovanni Battista Pio, Milan, Ulrich Scinzenzeler pour G. da Asola et G. degli Abbati, 1498 [Mazarine Inc. 976], *Panégyrique d'Anthémius*, préf., v. 1-14, fol. 94 v° : « *Mimallones. En langue macédonienne, les bacchantes, que Perse a aussi désignées ainsi : 'Les cornes menaçantes qui remplirent l'air des bruits retentissants des Mimallones'*. On les a aussi appelées *Bassarides*, *Thyades* et *Ogygides* ».

On ne peut exclure que Petit ait eu connaissance de ces détails durant un cours de son maître François Dubois.

Même si nous sommes livrés une fois encore aux conjectures, cette analyse de détail, qui peut être étendue à plusieurs autres occurrences dans le corpus poétique néo-latin, permet de réfléchir sur les modes d'écriture qui sous-tendent cette poésie « farraginaire », si je puis dire, en formant un néologisme sur *farrago*, littéralement, « macédoine », terme générique pour désigner les compilations *de omni re scibili*.

Le chercheur doit savoir prendre acte de différences lexicales et stylistiques manifestes, bien que discrètes, par rapport au latin classique pour percevoir l'originalité de la production poétique des néo-latins, malgré nombre de discours humanistes sur la nécessité d'une prétendue adéquation avec le latin classique. Une prise de distance salutaire, déjà effectuée par les spécialistes de la littérature médiévale en raison de ses spécificités criantes (on a depuis longtemps souligné le rôle des lexiques dans l'écriture poétique du Moyen Âge), serait également utile pour l'analyse des textes de la Renaissance. Il semble, de fait, qu'on ne puisse parvenir à saisir certains enjeux de l'écriture néo-latine qu'en tenant compte des règles propres d'une poésie composée à l'école du dictionnaire, qui se délecte des inventaires et ne craint pas de cultiver l'hapax, par souci de convenance métrique parfois, mais par choix stylistique et jeu de connivence le plus souvent. Une lecture de détail atteste le souci de la rareté, l'aspiration à recueillir ces « impollués vocables » qui feront les délices des Décadents de la fin du XIX^e siècle, pour autant qu'ils tombent pas dans la catégorie des « motz espaves »⁷¹ décriés par Rabelais.

⁷¹ Rabelais, *Pantagruel, Œuvres complètes...*, ch. VI, p. 235 (terme introduit en 1534 qui remplace *absurdes*).

Bibliographie

Textes

PETIT, Nicolas, *Sylvae*, Paris, Jean de Gourmont, 1522, dans Arnaud Laimé, *Présentation, traduction et annotation des Sylvae de Nicolas Petit (1522)*, mémoire de DEA dactylographié, Paris-IV, 2004 (dir. P. Galand-Hallyn)

RAVISIUS TEXTOR, Jean, *Epithetorum opus*, Paris, H. Estienne, 1518 [Mazarine 190].

SALMON dit MACRIN, Jean, *Odes et Épithalames...*, Paris, Champion, 1998.

Etudes

CERRI, A., « La traduzione omerica di A. Poliziano (Gli epiteti degli dei e degli eroi) », *Annali della Facoltà di Lettere et Filosofia dell'Università degli Studi di Milano*, XXX, 1977, p. 143-174.

CORDIER, P., *Études sur le vocabulaire épique dans l'« Enéide »*. Contribution à une histoire de la langue épique de Livius Andronicus à Virgile, Paris, Les Belles Lettres, 1939.

FURNO, M., *Le Cornucopiae de Nicolò Perotti : culture et méthode d'un humaniste qui aimait les mots*, Genève, Genève, 1995.

GALAND-HALLYN, P., *Un professeur-poète humaniste : Joannes Vaccaeus, La Sylve parisienne (1522)*, Genève, Droz, 2002.

LECOINTE, J., « Nicolas Petit, Bouchet, Rabelais : la poétique de Politien du « cercle de Montaigne » au « cercle de Fontenay-au-Comte », *Jean Bouchet. Traverseur des voies périlleuses (1476-1557)*, actes du colloque de Poitiers (30-31 août 2001), réunis par J. Britnell et N. Dauvois, p. 175-193.

IJSEWIJN, J., « Le latin des humanistes français : évolution et études comparative » *L'Humanisme français au début de la Renaissance*, Paris, Vrin, 1973, p. 329-342.

MC FARLANE, I.D., « Reflections on Ravius Textor's *Specimen epithetarum* », *Classical Influences on European Culture 1500-1700*, ed. R. R. Bolgar. Cambridge, London, 1976, p. 81-90.

